



Mal de mère

Tout d'ellipses, « Barrage » ausculte un étrange rapport mère - fils

L'une des qualités de *Barrage*, le premier long métrage de Raphaël Jacoulot, est de ne jamais donner d'explication sur ce qui est montré. Les ellipses reposent. Même lorsque le générique de fin survient, on est laissé sans certitude. Est-il réellement mort, ce jeune fugueur anémié par une mère trop aimante ? Est-elle consciente, cette jeune femme, ou sa responsabilité est-elle altérée ? Qu'est-ce qui la pousse, *mutatis mutandis*, à entraîner dans une mort en douceur son fils (Hadrien Bouvier) ? On guette les indices à travers le beau visage de la comédienne Nade Dieu (découverte dans *Notre musique* de Godard), souvent filmé en gros et fixes plans, qui captent un regard inquiet et cerné. Sans que le plan suivant montre toujours les fantômes qui l'habitent ou ce que voit son regard.

Dérangeant. Il s'agit donc d'une jeune mère, Sabine, infirmière raisonnable et dévouée, et de son fils adolescent, Thomas, venus s'échouer, dans une grande bâtisse isolée à la croisée d'un barrage. Lumière verte et froide, nature recouverte de givre, suspense en suspens. Evidemment, un tel isolement invite à un massacre à la tronçonneuse qui ne prendra pas cette forme. L'assassin n'est pas tapi aux alentours, mais dans l'espace mental de Sabine qui semble se refléter dans la maison déserte. Cette femme et ce jeune homme pourraient être amis ou amants, le spectateur hésite sur le lien véritable du couple, même si l'ado appelle cette femme «maman». Peu à peu, on comprend que Sabine n'a pas élevé cet enfant qu'elle a eu adolescente, et que l'étrangeté de leur rapport

vient peut-être de ce qu'ils se fréquentent depuis peu. *Barrage*

peut être vu comme le prolongement de *l'Enfant secret* de Philippe Garrel. Comment être la mère d'un grand fils, lorsqu'on n'a pas de souvenir de son enfance et que l'intimité n'a pas de passé ? Quelle proximité peut-elle se permettre ?

Le personnage joué par Nade Dieu n'est pas immédiatement dérangeant. Cette mère qui a du mal à supporter que son enfant s'émancipe, ne se ballade pas avec un syndrome de Munchausen inscrit sur le front. C'est bien parce que sa nocivité n'est pas préméditée et prend le visage de la plus grande attention, qu'elle nous touche. «*Pourquoi s'enterrer ?*» demande l'ado. «*Parce que...*» répond la mère. Peu de dialogues et ils sont dits à toute vitesse, en cascade. Peu de personnages, mais ils sont tous essentiels. Une même eau baigne le film du début à la fin. Elle imprègne les murs, noircit la baignoire, inonde la maison, rend l'extérieur impraticable.

Epuré. L'austérité de *Barrage* ne provoque jamais l'ennui, sauf lorsque le cinéaste montre les déplacements en voiture des protagonistes jusqu'à la grande ville. Car il faut bien qu'ils s'y rendent, à l'hôpital qui emploie Sabine, ou au chantier où Thomas fait un stage. Et à chaque déplacement motorisé, une musique survient. Par ailleurs, le film semble avoir été lavé au montage, épuré de toutes scories. Si bien que le spectateur peut à loisir former ses hypothèses, tricoter et détricoter son intrigue, s'inventer des motifs, sans jamais être encombré par une vérité psychologique que délivrerait le film.

Anne Diatkine